Pour les dames

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 44

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-197151

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

chacun des voyageurs y met un peu de bonne volonté, pousse à la roue et tout est dit.

Cette « panne » fut la seule de notre promenade, qui s'acheva sans aucun accroc.

En descendant de voiture, au retour, la première personne que j'aperçus est l'ami qui m'avait souhaité de rentrer « entier ».

— Eh bien, lui dis-je, rayonnant et tout fier de mon exploit, me revoilà, et bien « entier ». Tâte-moi seulement, tous les morceaux sont là.

Vive l'automobilisme ! S'il a ses dangers — où donc n'y en a-t-il pas ? — il a aussi ses charmes, et ils sont nombreux.

Ohé ! Sultan, ohé ! Cocotte, hue ! courage ! Tenez-vous bien, la concurrence est grande !

X.

La belle laitière de Chailly

ET LES CLOCHES DE LAUSANNE.

Il est sans doute plusieurs de nos lecteurs qui peuvent se souvenir d'une jeune femme qui amenait chaque matin, de Chailly à Lausanne, avec son petit char, le lait de ses vaches. On ne l'appelait partout que *la belle laitière de Chailly*. Marguerite — c'était son nom — était veuve. Ayant perdu son mari un an après son mariage, elle se trouvait seule et sans appui à la tête d'un domaine assez important. Aussi l'idée d'un second mariage ne tarda-t-elle pas à la préoccuper; elle y était poussée non seulement par cette raison, bien compréhensible, mais aussi par les regards qu'elle jetait fréquemment sur son valet Jean, gaillard robuste, originaire du canton de Berne, qui laissait facilement entrevoir aussi les sentiments qu'il éprouvait pour sa maîtresse. — De cette situation au mariage, il n'y avait qu'un pas. Marguerite n'avait d'ailleurs que 38 ans.

Elle hésitait néanmoins, retenue par certaines appréhensions, auxquelles elle trouvait, il faut le dire, facilement des palliatifs. Jean est vif, emporté, se disait-elle, ça me donne du souci; mais après tout ce sont là des défauts que rachètent sa grande activité, son ardeur au travail; d'un autre côté, il est encore bien jeune, c'est vrai, mais, aux yeux d'une femme, la jeunesse n'est point chose grave.

Cependant il n'était pas de jour où Marguerite n'eût à lutter entre ses doutes sur le caractère de Jean et son désir de se remarier.

Bref, notre belle laitière connaissait à Lausanne un notaire, l'homme d'affaires de son défunt mari, en qui elle avait mis toute sa confiance, et qui était devenu son confident dans toutes les circonstances un peu importantes de sa vie Aussi, un beau matin, vint-elle franchement lui demander conseil au sujet de ses futurs projets.

— Je suis encore d'âge à pouvoir me marier, lui dit-elle, après lui avoir exposé toutes les difficultés de sa position, qu'il connaissait d'ailleurs depuis longtemps déjà.

« Eh bien, mariez-vous donc », lui répondit le notaire avec un léger sourire.

— Mais, continua-t-elle, on dira peut-être que celui que j'ai choisi est beaucoup trop jeune pour moi ?...

— C'est peut-être vrai, lui dit le notaire, vous avez raison, et l'avis d'autres gens n'est pas à mépriser, ne vous mariez pas.

— J'y renoncerais sans doute, reprit-elle, si je n'avais qu'à consulter mon cœur et mes inclinations; mais d'un autre côté comment pourrais-je rester seule avec un train de campagne comme le mien ? Ne vaudrait-il pas mieux choisir quelqu'un qui m'aidât ?

— C'est juste, lui répondit M. W., si l'on voulait prendre en considération tout ce que les voisins et les voisines vous disent, on finirait par porter l'âne sur son propre dos, au lieu de se faire porter par lui; mariez-vous donc.

— Je ne manquerais pas de le faire aussi vite que possible, dit Marguerite en baissant les yeux et en renouant le cordon de son tablier qu'elle venait de dénouer dans un moment d'impatience ; mais j'hésite encore. Sans doute, Jean est excellent garçon, et fort bon travailleur, et je crois aussi qu'il m'aime ; mais d'un autre côté il est tellement emporté que j'ai peur de ses accès de colère. Figurez-vous qu'il est jaloux comme un tigre ; et qui sait s'il ne se laisserait pas entraîner un beau jour jusqu'à oublier les égards qu'il me doit et à me faire sentir la vigueur de ses poings. On me dit que les Bernoises ont beaucoup à souffrir de la brutalité de leurs maris. Mon premier mari a été trop bon pour que je puisse m'habituer à un traitement de cette nature.

— Ce n'est pas engageant, sans doute, dit le notaire, mais à la campagne on n'est pas si délicat, et des scènes de cette nature se passent aussi dans notre pays. Cependant si votre cœur se révolte à cette idée, ne vous mariez pas.

— Ce serait peut-être plus prudent de ma part, objecta-t-elle encore, mais d'un autre côté il est admis que les meilleurs chevaux sont souvent les plus fougueux et lancent quelquefois des ruades. Jean appartient à cette race ; quand il s'agit de faucher ou de ramasser le foin, on n'en trouve guère de plus intrépide.

— S'il en est ainsi, ma chère, fit le notaire, en l'interrompant brusquement, profitez de sa bonne disposition et ne différez pas ; attelez aussi vite que possible ce cheval fougueux au char de votre ménage, mariez-vous !

— Je suis bien aise que vos conseils semblent se prononcer aussi en faveur de toutes ces considérations, poursuivit la belle veuve, en donnant à sa voix un air d'assurance qui lui manquait encore ; cependant ne croyez-vous pas que je risque beaucoup d'être éclipsée un beau jour, quand je ne serai plus la maîtresse, mais seulement l'épouse docile et soumise ?... Jeunesse aime à s'amuser et à chercher ses pareils. Quel malheur si quelque caprice allait s'emparer du cœur de mon mari et.....

— Eh bien, dit le notaire d'un ton d'impatience, à tout prendre, je finis par croire que vos craintes sont fondées. Ne vous mariez pas !

La laitière, plus indécise après cette dernière réponse qu'elle ne l'avait été avant d'entrer chez le notaire, quitta celui-ci pour faire quelques emplettes en ville. La première chose qu'elle acheta fut une chaîne de montre en argent, pour son valet, qui en désirait une depuis longtemps.

* * *

En retournant à Chailly, et à la sortie de la ville, près de l'auberge de l'*Ours*, elle rencontra le messager qui desservait son hameau, un bonhomme, toujours gai, toujours content, avec lequel elle aimait beaucoup s'entretenir à l'occasion. Ils firent un long bout de chemin ensemble et jasèrent de choses et d'autres.

— Ah ! quelle bonne aubaine, lui dit entre autres le messager, moi qui croyais être obligé de m'en retourner tout seul, me voilà maintenant favorisé par le sort ; la plus belle femme de Chailly me tiendra compagnie.

— Taisez-vous, lui dit Marguerite, ce sont des compliments qui ne sont plus à mon adresse, il y en a d'autres qui les méritent mieux que moi.

— Ah ça ! ma belle voisine, quelle mouche vous pique donc ?... Croyez-moi, une veuve encore jeune et jolie comme vous, ne doit pas rester seule. A votre place, je sais bien ce que je ferais.

— Et que feriez-vous donc, Daniel ? dit Marguerite, très contente de la tournure que prenait l'entretien, et bien aise qu'elle était de connaître l'opinion du public sur ses projets.

— Ce que je ferais, répondit vivement le messager, je ne laisserais pas s'écouler deux mois avant d'avoir pris nouveau mari.

— C'est ce que je ferai, dit Marguerite en baissant les yeux ; je vois bien que je ne pourrai pas rester seule ; mais pour l'amour de Dieu, dites-moi quel est celui que je dois prendre ?

— A coup sûr, repartit le messager en riant, ce n'est pas moi, quelle que soit l'envie que j'en puisse avoir, mais il y a à Chailly et environs assez d'épouseurs qui ne demandent pas mieux que d'être l'objet de votre choix. Ecoutez, je connais un moyen infaillible, libre à vous d'en faire usage. Tenez, chère voisine, à votre place, j'écouterais ce que disent les cloches de Lausanne et je suivrais leurs conseils.

— Les cloches de Lausanne ? demanda Marguerite avec surprise. Que voulez-vous dire ? Vous plaisantez sans doute ?

— Je ne plaisante pas ; les cloches de Lausanne ont un langage pour qui sait le comprendre. Ecoutez-les attentivement et elles vous diront ce que vous devez faire. C'est demain jour de fête, elles ne tarderont pas à sonner.

Cela dit, Marguerite quitta le messager qui prenait un autre chemin. Sans en avoir l'air, la jeune veuve hâta le pas, et, rentrée à la maison, elle s'empressa de monter dans sa chambre et d'ouvrir sa fenêtre. Quelques minutes s'écoulèrent et les cloches de Lausanne élevèrent leur grande voix. Toute son âme transformée en oreille se livra à l'impression profonde que cette belle sonnerie ne manque jamais de produire.

Tout à coup, elle entendit distinctement, ou du moins elle crut distinguer ces paroles : *M'entendez-vous ? M'entendez-vous ?...* C'était le gros bourdon qui lui disait cela, et les petites cloches ajoutaient : *Prends ton valet Jean ! Prends ton valet Jean !*

Jamais de sa vie les cloches ne lui avaient fait autant de plaisir, pas même au moment où elles l'avaient appelée pour faire bénir son premier mariage dans la Cathédrale de Lausanne.

Vivement préoccupée de ce mystérieux langage de la sonnerie, elle ne dormit que très peu. Le lendemain, dimanche, au matin, elle entendit de nouveau le bourdon lui dire : *Maître Jean, Maître Jean, pense à toi dans ce moment !*

Huit jours plus tard, les bans étaient publiés et le mariage suivit de près. — Trois mois de vie conjugale étaient à peine écoulés, que Marguerite recevait de Jean une première volée.

La belle laitière de Chailly avait cru atteler à son char un doux agneau, qui se laisserait facilement guider par sa main, mais, hélas ! elle s'était grandement trompée. Jean, transformé en maître, était un tigre jaloux, un lion rugissant.

Marguerite s'en plaignit un jour à Daniel, le messager de Chailly, en disant que les cloches de Lausanne l'avaient horriblement trompée.

— Ce ne sont point les cloches qui vous ont trompée, lui dit-il, c'est vous qui les avez mal comprises. Consultez-les derechef et vous verrez qu'elles vous diront tout autre chose.

Le jour du Jeûne fédéral, elle tenta cette nouvelle épreuve, et quelle fut sa stupéfaction lorsqu'elle entendit distinctement les cloches lui dire : *Maître Jean, maître Jean, bat sa femme de temps en temps !*

Elle se garda bien d'en souffler mot et se soumit avec résignation à son sort.

Pour les dames.

Les *Annales politiques et littéraires* nous apprennent que les Parisiennes projettent une mode nouvelle empruntée à l'Angleterre. Cette mode est pratiquée à Londres, par celles qu'on appelle là-bas les *new women* (traduisez: les femmes du nouveau jeu), aisément reconnaissables, non seulement au déluré de leur allure, mais encore à leur costume semi-masculin : jaquette collante et plutôt courte, chapeau d'homme crânement posé sur les cheveux ras coupés.

Or, les *new women* portent la canne comme les hommes. Elles la portent dans la rue, à la promenade, au théâtre ou en visite.

« Telle est la mode que mes excentriques, dit le journal que nous citons, ont l'intention, paraît-il, d'introduire à Paris. Il ne leur manquera plus que le cigare et le monocle. Encore, le cigare, beaucoup le fument à la maison.

» Maintenant, ceux qui ont la curiosité de rechercher l'origine des choses feront bien de s'enquérir si à Londres cette mode de la canne ne fut pas lancée par une jeune femme dont l'infirmité se trouvait d'être un tantinet boiteuse. Cela se pourrait fort bien. On se souvient qu'une saison, il fut *select* de donner la poignée de main en écartant le coude du corps le plus possible. D'aucuns se creusèrent la cervelle afin de savoir comment, tout d'un coup, la mode était venue d'arrondir le bras.

On eut bientôt l'explication : le prince de Galles, affligé d'un furoncle placé sous l'aisselle, s'était vu contraint par la souffrance d'élever le coude en donnant le *shake hand*. Aussitôt nos snobs d'emboîter le pas, et de suivre l'exemple de « cet excellent Galles », ainsi qu'ils ont coutume de le désigner familièrement en parlant de lui.

Il y a beau temps que le prince est guéri. N'empêche que les « purs » se contorsionnant, continuent de faire, sur le boulevard, la joie des badauds.